

infiniment désintéressé : ainsi considérons, chrétiens, que tout est commun entre les fidèles, et épurons tellement nos affections, qu'elles soient entièrement désintéressées : *Ut sint unum sicut et nos.*

Certes, mes frères, si le Fils de Dieu s'était contenté de nous dire qu'il veut que nous soyons un comme frères, nous devrions respecter, les uns dans les autres, ce nom sacré de sœurs et de frères, et le nœud de la société fraternelle. S'il nous avait ordonné simplement de vivre dans une mutuelle correspondance, comme des personnes qui sont enrôlées dans un même corps de milice, sous l'étendard de sa sainte croix; nous devrions rougir de honte de n'être pas tous unis ensemble sous les ordres d'un si divin capitaine. S'il nous avait dit seulement que nous sommes membres d'un même corps, nous devrions méditer jour et nuit cette parole du saint apôtre : « Quand une partie de notre corps souffre, toutes les autres y compatissent<sup>1</sup>. » Mais puisqu'il passe au-dessus des cieux et de toutes les intelligences, et qu'il nous donne pour modèle de notre unité l'unité même du Père et du Fils : qui pourrait nous exprimer, chrétiens, quelle doit [être] notre union; et combien nous nous rendrons criminels si nous rompons le sacré lien de la charité fraternelle qui doit être réglée sur ce grand exemple?

Mais comme si c'était peu de chose de proposer à tous les fidèles le plus grand de tous les mystères, pour être le modèle de leur unité; il scelle encore cette unité sainte par un autre mystère incompréhensible, qui est le mystère de l'eucharistie. Nous venons tous à la même table, nous y prenons ce même pain de vie qui est le pain de communion, le pain de charité et de paix; nous jurons sur les saints autels, nous scellons par le sang de notre Sauveur notre confédération mutuelle : cependant, ô sacrilège exécrable! nous manquons tous les jours à la foi promise, et nous ne laissons pas d'avoir toujours, et la médisance à la bouche, et l'envie ou l'aversion dans le cœur. Le Sauveur nous dit dans son Évangile : « En cela on reconnaîtra que vous êtes vraiment mes disciples, si vous avez une charité sincère les uns pour les autres<sup>2</sup>; » et il prie ainsi Dieu son Père : « Je vous demande qu'ils soient consommés en un; afin que le monde sache que c'est vous qui m'avez envoyé<sup>3</sup>. »

O damnable infidélité de ceux qui se glorifient du nom chrétien! les chrétiens se détruisent eux-mêmes; toute l'Église est ensanglantée du meurtre de ses enfants, que ses enfants propres massa-

<sup>1</sup> I. Cor. XII, 26.

<sup>2</sup> Joan. XIII, 35.

<sup>3</sup> Ibid. XVII, 21, 23.

erent : et comme si tant de guerres et tant de carnages n'étaient pas capables de rassasier notre impitoyable inhumanité, nous nous déchirons dans les mêmes villes, dans les mêmes maisons, sous les mêmes toits, par des inimitiés irréconciliables. Nous demandons tous les jours la paix, et nous-mêmes nous faisons la guerre. Car d'où viennent tant d'envies, tant de médisances, tant de querelles et tant de procès? Les parents s'animent contre les parents, et les frères contre les frères, avec une fureur implacable; on emploie et les médisances et les calomnies, et la tromperie et la fraude : la candeur et la bonne foi ne se trouvent plus parmi nous; toutes les rues, toutes les places, tous les cabinets retentissent du bruit des procès : infidèles si féconds en chicanerie, que nous sommes; tant nous avons oublié le christianisme, tant nous méprisons l'Évangile qui est une discipline de paix! Cependant nous souhaitons la paix, nous avons sans cesse la paix à la bouche : et nous faisons régner par nos dissensions le diable, qui est l'auteur des discordes, et nous chassons l'Esprit pacifique, c'est-à-dire, l'Esprit de Dieu. Que si vous avez voulu, mon Sauveur, que la sainte union des fidèles fût la marque de votre venue; que font maintenant tous les chrétiens, sinon publier hautement que votre Père ne vous a pas envoyé, et que l'Évangile est une chimère, et que tous vos mystères sont autant de fables?

## SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Grandeur de la charité des saints anges pour les hommes. Pourquoi se réjouissent-ils si fort dans la conversion des pécheurs. Trois effets de la miséricorde divine à l'égard de l'âme pécheresse. Double unité dans l'Église : l'une extérieure, qui est liée par les sacrements; l'autre invisible et spirituelle, formée par la charité. Comment les pécheurs séparés de cette unité commencent leur enfer même sur la terre. Quels sont les dignes fruits de pénitence. De quelle manière le pécheur, sincèrement touché, s'accuse, se condamne et se punit.

Dico vobis quod ita gaudium erit in caelo super uno peccatore poenitentiam agente, quam super nonaginta novem justis qui non indigent poenitentia.

*Je vous dis qu'il y aura plus de joie au ciel devant les anges de Dieu sur un pécheur faisant pénitence, que sur quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Luc. xv, 7.*

Si quelqu'un n'a pas encore assez entendu combien est grande la charité des saints anges pour les misérables mortels, qu'il considère en notre évangile les aimables paroles du Sauveur des âmes : par lesquelles il nous apprend, que la

conversion des pécheurs réjouit tous les esprits bienheureux; et qu'encore que Dieu les enivre du torrent de ses éternelles délices, néanmoins ils sentent augmenter leur joie quand nous sommes renouvelés par la pénitence. Nous lisons dans les Écritures<sup>1</sup> : qu'autrefois les esprits célestes se déclarèrent visiblement contre nous, lorsqu'un chérubin, envoyé de Dieu avec une forme terrible, tenant en sa main un glaive de feu, gardait la porte du paradis, pour épouvanter nos parents rebelles, et leur interdire l'entrée de ce jardin délicieux qu'ils avaient déshonoré par leur crime. Mais après la naissance de ce Sauveur, qui nous a réconciliés par son sang; vous n'ignorez pas, chrétiens, que ces bienheureuses intelligences, qui nous avaient déclaré la guerre, nous vinrent aussi annoncer la paix : « Que la paix, disent-ils<sup>2</sup>, soit donnée aux hommes, » et, depuis cette salutare journée, nous leur sommes devenus si chers, que Jésus-Christ nous enseigne, dans notre évangile, qu'ils préfèrent nos intérêts aux leurs propres. C'est ce que vous remarquerez aisément, si vous pénétrez le sens des paroles que j'ai alléguées pour mon texte. « Les anges, dit le Fils de Dieu, se réjouissent plus de la conversion d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. » Je demande quels sont ces justes auxquels le Sauveur ne craint pas de dire que la pénitence n'est pas nécessaire. Certes, nous ne les trouverons pas sur la terre; puisque, tous les hommes étant pécheurs, ce serait une témérité inouïe que d'assurer qu'ils n'ont pas besoin du remède de la pénitence. « Si quelqu'un dit qu'il ne pèche pas, il se trompe, et la vérité n'est pas en lui, » dit le disciple bien-aimé de notre Sauveur<sup>3</sup>.

Où chercherons-nous donc, chrétiens, cette innocence si pure et si achevée, qu'elle n'a pas besoin de la pénitence? Sans doute, puisqu'elle est bannie du milieu des hommes, elle ne se peut rencontrer que parmi les anges, qui, détestant la rébellion et l'audace de Satan et de ses complices, demeurèrent immuablement dans le lieu où Dieu les avait établis dès leur origine. Vous êtes les seuls, ô esprits célestes, parmi toutes les créatures, qui jamais n'avez été souillés par aucun péché; vous êtes ces justes de notre évangile, auxquels la pénitence n'est pas nécessaire : et ainsi lorsque notre Sauveur nous apprend que vous recevez une joie plus grande de la conversion des pécheurs, que de la justice des innocents qui n'ont pas besoin de se repentir; c'est

<sup>1</sup> Genes. II, 24.

<sup>2</sup> Luc. II, 14.

<sup>3</sup> I. Joan. I, 8.

de même que s'il nous disait que notre pénitence vous réjouit plus que votre propre persévérance. Merveilleuse vertu de la pénitence, qui oblige tous les saints anges à nous préférer à eux-mêmes; qui répare si glorieusement les ruines des plus grands pécheurs, qu'elle les met en quelque sorte au-dessus des justes, et qui fait que la justice rendue a quelque avantage au-dessus de la justice toujours conservée! Car puisque ces intelligences célestes, qui goûtent le vrai bien dans sa source, ne peuvent avoir de ces joies déréglées que l'opinion fait naître en nos âmes, ne voyez-vous pas, chrétiens, qu'elles ne se peuvent réjouir que du bien? Et donc, si leur joie est plus abondante, ne faut-il pas conclure nécessairement qu'il leur paraît quelque bien plus considérable, d'autant plus que c'est le Sauveur lui-même qui les excite par son exemple à cette sainte et divine joie?

En effet, ne voyez-vous pas qu'il se présente à nous dans notre évangile sous la figure de ce berger « qui laisse tous ses troupeaux au désert pour chercher une brebis égarée; qui l'ayant trouvée au milieu des bois, seule et tremblante d'effroi, la rapporte sur ses épaules, et appelle ses amis et ses proches : Réjouissez-vous avec moi, dit-il, de ce que j'ai rencontré ma brebis perdue? » De sorte que les anges et le Sauveur même se réjouissant plus d'un pécheur sauvé, que d'un juste qui persévère, il paraît que l'innocence recouvrée a quelque chose de plus agréable que l'innocence continuée. Réjouissons-nous, pécheurs misérables; admirons la force de la pénitence, qui nous rend avec avantage ce que notre péché nous avait fait perdre : et pour exciter en nos cœurs les saints gémissements de la pénitence, recherchons les véritables raisons de cette vérité si satisfaisante que Jésus-Christ nous enseigne dans son Évangile.

Si je n'avais qu'à vous parler d'une joie humaine, je me contenterais de vous dire : que nous expérimentons tous les jours une certaine douceur plus sensible à rentrer dans la possession de nos biens, qu'à nous maintenir dans la jouissance : nous goûtons la santé par la maladie; et la perte de nos amis nous apprend combien ils nous étaient nécessaires : car l'accoutumance nous ôte ce qu'il y a de plus vif dans le sentiment; et notre jugement est si faible, que ne pouvant pénétrer les choses en elles-mêmes, il ne les reconnaît jamais mieux que par leurs contraires : tellement que cet excès de joie que nous ressentons lorsque nous pouvons réparer nos pertes, vient presque toujours de notre faiblesse. Mais à Dieu ne plaise que nous croyions qu'il en soit ainsi de

<sup>1</sup> Luc. xv, 4 et suiv.



la joie des anges et de celle du Fils de Dieu même, dont nous devons aujourd'hui expliquer les causes : il faut prendre des principes plus relevés, si nous voulons pénétrer de si grands mystères. Entrons en matière, et disons : Tout le motif de la joie du Fils, c'est la gloire de Dieu son Père; tout le motif de la joie des anges, c'est la gloire de leur Créateur : si donc ils se réjouissent si fort dans la conversion des pécheurs, c'est que la gloire de Dieu y paraît avec plus de magnificence. Prouvons solidement cette vérité.

La gloire de Dieu éclate singulièrement dans les natures intelligentes par sa miséricorde et par sa justice : sa Providence, son immensité, sa toute-puissance paraissent dans les créatures animées; mais il n'y a que les raisonnables qui puissent ressentir les effets de sa miséricorde et de sa justice, et ce sont ces deux attributs qui établissent sa gloire et son règne sur les natures intelligentes. C'est par la miséricorde et par la justice que les anges et les hommes sont sujets à Dieu : la miséricorde règne sur les bons, la justice, sur les criminels; l'une par la communication de ses dons, l'autre par la sévérité de ses lois; l'une par douceur, et l'autre par force; l'une se fait aimer, l'autre se fait craindre; l'une attire, et l'autre réprime; l'une récompense la fidélité, l'autre venge la rébellion : si bien que la miséricorde et la justice sont en quelque sorte les deux mains de Dieu, dont l'une donne et l'autre châtie : ce sont les deux colonnes qui soutiennent la majesté de son règne; l'une élève les innocents, l'autre accable les criminels, afin que Dieu domine sur les uns et sur les autres avec une égale puissance. C'est pourquoi le prophète chante : « Toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et vérité; » c'est-à-dire, miséricorde et justice, selon l'interprétation des docteurs : d'autant que la justice de Dieu c'est sa vérité; parce que, comme dit le grand saint Thomas<sup>1</sup>, c'est à cause de sa vérité qu'il est la loi éternelle et qu'il est la loi immuable qui règle toutes les créatures intelligentes. Que si toutes les voies du Seigneur sont miséricorde et justice, si ce sont ces deux divins attributs qui établissent sa gloire et son règne; je ne m'étonne plus, ô saints anges, de ce que la pénitence vous comble de joie : c'est que vous y voyez éclater magnifiquement la gloire de Dieu votre créateur par sa miséricorde et par sa justice; la miséricorde, dans la conversion; la justice, dans la satisfaction; la première, dans la rémission des péchés; la seconde, dans les gémissements des pécheurs.

## PREMIER POINT.

Pour entrer d'abord en matière, je remarquerai

<sup>1</sup> Ps. XXIV, 10.

<sup>2</sup> 1. 2. Quæst. XCIII, art. II.

dans notre évangile trois effets de la miséricorde divine dans la conversion des pécheurs : Dieu les cherche, Dieu les trouve, Dieu les rapporte; c'est ce que nous lisons clairement dans la parabole de notre Évangile : « Le bon berger, » dit le Fils de Dieu, va après sa brebis perdue, » *vadit ad illam quæ perierat*, » et il va jusqu'à « ce qu'il la trouve, » *donec inveniat eam*<sup>1</sup>; » et « après qu'il l'a retrouvée, il la charge sur ses épaules. » C'est la véritable figure du Sauveur des âmes; il cherche charitablement les pécheurs, suivant ce qu'il dit dans son Évangile : « Le Fils de l'homme est venu chercher ce qui était perdu<sup>2</sup>. » Il les trouve par la vertu de sa grâce : « car il est ce Samaritain miséricordieux qui trouve, » vant en son chemin le pauvre blessé, est touché « de miséricorde, et s'approche, et ne dédaigne pas de lier ses plaies, » *et alligavit vulnera ejus*<sup>3</sup>. Enfin il les porte sur ses épaules; parce que c'est lui dont il est écrit : « Vraiment il a porté nos langueurs : » *Vere languores nostros ipse tulit*<sup>4</sup>. Or cette triple miséricorde répond à la triple misère en laquelle est précipitée l'âme pécheresse. Elle s'écarte, elle fuit, elle perd ses forces, et devient entièrement impuissante : elle s'éloigne du bon Pasteur, et, s'en éloignant, elle ne connaît plus son visage; tellement que, lorsqu'il approche, elle fuit, et fuyant elle se fatigue et tombe dans une extrême impuissance. Mais le Pasteur infiniment bon, qui ne se plaît qu'à sauver les âmes, oppose charitablement à ces trois misères trois effets merveilleux de miséricorde : car il cherche sa brebis éloignée; il trouve et il atteint sa brebis fuyante; il rapporte sur ses épaules cette pauvre brebis épuisée de forces. Apprenons ici à connaître la miséricorde du Pasteur fidèle, qui nous a sauvés au péril de sa propre vie.

Et premièrement remarquons ce qui est écrit dans notre évangile, que la brebis que le Sauveur cherche n'est plus en la compagnie de tout le troupeau; par conséquent elle est séparée : mais entendons le sens de cette parole. Le troupeau du Fils de Dieu, c'est l'Église; et celui qui est séparé du troupeau semble être hors de la vraie Église. Disons-nous que le Fils de Dieu ne parle en ce lieu que des hérétiques qui ont rompu le lien d'unité? Mais la suite de notre évangile réfutera manifestement cette explication; puisque Jésus-Christ nous fait bien entendre qu'il parle généralement de tous les pécheurs, parce qu'il veut encourager tous les pénitents. Mais pourrions-nous dire, fidèles, que tous les pécheurs sont sé-

<sup>1</sup> Luc. XV, 4.

<sup>2</sup> Ibid. XIX, 10.

<sup>3</sup> Ibid. X, 34.

<sup>4</sup> Is. LIII, 4.

parés du sacré troupeau et de la communion de l'Église? Nullement; il n'en est pas de la sorte : c'est l'erreur de Calvin et des calvinistes, contre laquelle le Fils de Dieu nous a dit qu'il y a de l'ivraie même dans son champ, qu'il y a du scandale même en ses filets<sup>1</sup>. Mais d'où vient, direz-vous, que notre Sauveur nous figurant tous les pécheurs en notre évangile, les représente comme séparés du troupeau? Entrons en sa pensée, et disons avec l'incomparable saint Augustin : « Il y en a qui sont dans la maison de Dieu, et qui ne sont pas la maison de Dieu? il y en a qui sont dans la maison de Dieu, et qui sont eux-mêmes la maison de Dieu, » *alios ita esse in domo Dei, ut ipsi etiam sint eadem domus Dei*<sup>2</sup>. Expliquons la doctrine de ce grand évêque.

Les justes sont en la maison de Dieu, et ils sont eux-mêmes la maison de Dieu, selon ce que dit le prophète : « J'habiterai au milieu de vous<sup>3</sup>; » et l'apôtre : « Ne savez-vous pas que vous êtes les temples de l'Esprit de Dieu<sup>4</sup>? » Mais les méchants qui sont en l'Église, qui est la maison que Dieu a choisie, ne sont pas la maison choisie : Dieu n'habite pas en leurs cœurs; ils ne sont pas les pierres vivantes de ce miraculeux édifice, dont les fondements sont posés en terre, et dont le sommet égale les cieux : « Ils sont dans l'Église, » dit saint Augustin<sup>5</sup>, comme la paille est dans le froment, » *sicut esse palea dicitur in frumentis*; » parce que encore qu'ils soient liés par les sacrements, néanmoins ils sont séparés de cette invisible unité qui est assemblée par la charité : » *cum intus videantur, ab illa invisibili charitatis compage separati sunt*. « En effet, ajoute saint Augustin, il y en a qu'on doit dire être dans la maison de telle manière, qu'ils n'appartiennent pas à ce qui en fait la liaison, ni à la société de cette justice qui produit des fruits de paix; mais ils y sont comme on dit que la paille se trouve avec le froment : car nous ne pouvons nier qu'ils soient dans la maison, l'apôtre nous disant que dans une grande maison, il y a non-seulement des vases d'or et d'argent, mais aussi de bois et de terre; et que les uns sont pour des usages honnêtes, les autres pour des usages honteux : » *alios ita dici esse in domo, ut non pertineant ad compagem domus, nec ad societatem fructiferæ pacificæque justitiæ; sed sicut esse palea dicitur in frumentis : nam et istos esse in domo negare non possumus, dicente apostolo*<sup>6</sup> : In

<sup>1</sup> Matth. XIII, 28, 41, 48.

<sup>2</sup> De. Bapt. cont. Donat. lib. VII, n° 99, t. IX, col. 200.

<sup>3</sup> II. Cor. VI, 16.

<sup>4</sup> I. Cor. III, 16.

<sup>5</sup> Loco mox citato, col. 200, 201.

<sup>6</sup> II. Timoth. II, 20.

*magna autem domo non solum aurea vasa sunt vel argentea, sed et lignea et fictilia; et alia quidem sunt in honorem, alia vero in contumeliam.*

Par où nous voyons clairement qu'il y a double unité dans l'Église : l'une est liée par les sacrements qui nous sont communs; en celle-là les mauvais y entrent, quoiqu'ils n'y entrent qu'à leur condamnation. Mais il y a une autre unité invisible et spirituelle, qui joint les saints par la charité, qui en fait les membres vivants : à cette paix, à cette unité, à cette concorde, il n'y a que les justes qui y participent; les impies n'y ont point de place, ils en sont excommuniés. Il y a une arche, à la vérité, qui renferme tous les animaux, mondes et immondes; il y a un champ qui porte le bon et le mauvais grain; « mais il y a une colombe et une parfaite, » qui ne reçoit en son sein que les vrais fidèles qui vivent en l'unité par la charité : *Una est columba mea, perfecta mea*<sup>1</sup>. C'est pourquoi le Sauveur des âmes représente tous les pécheurs comme séparés du troupeau; parce qu'ils sont exclus, par leurs crimes, de cette invisible société qui unit les brebis fidèles en la charité de Notre-Seigneur : et pour vous faire voir, chrétiens, qu'ils ne sont plus avec le troupeau, c'est que le céleste et divin Pasteur ne leur donne plus la même pâture. Dites-moi, quel est le pain des fidèles, quelle est la nourriture des enfants de Dieu? n'est-ce pas le pain de l'eucharistie, ce pain céleste et vivifiant que nous recevons de ces saints autels? Cette sainte et divine table est-elle préparée aux impies, dont les consciences sont infectées de péchés mortels? Nullement; ils en sont exclus : s'ils sont si téméraires que d'en approcher, ils y prendront un poison mortel, au lieu d'une viande d'immortalité.

Reconnais donc, pécheur misérable, que tu es séparé du troupeau fidèle, puisque tu es privé de la nourriture que le vrai Pasteur lui a destinée; et ne me réponds pas : Je suis de l'Église, je demeure en ce corps mystique. Car que sert au bras gangrené de tenir encore au reste du corps par quelques nerfs qui n'ont plus de force? que lui sert, dis-je, de tenir au corps; puisqu'il est si fort éloigné du cœur, qu'il ne peut plus en recevoir aucune influence? quelque union qui paraisse au dehors, il y a une prodigieuse distance entre la partie vivante et la partie morte. Il en est de même de toi, ô pécheur! il ne te sert de rien d'être dans le corps, puisque tu es entièrement séparé du cœur. Le cœur de l'Église, c'est la charité : c'est là qu'est le principe de vie; c'est de là que se répand la chaleur vitale : si bien que, n'étant pas en la cha-

<sup>1</sup> Cant. VI, 8.



rité; bien qu'il te soit permis d'entrer au dehors, tu es excommunié du dedans. Ne me vante point ta foi, qui est morte; ne me dis pas que tu t'assembles avec les fidèles : les hommes t'y reçoivent, mais Dieu t'en sépare : le corps s'en approche, il est vrai; mais l'âme en est infiniment éloignée : la vie et la mort ne s'accordent pas. Considère donc, misérable, combien tu es loin des membres vivants, puisqu'il est certain que tu perds la vie. C'est pour cette raison que le Fils de Dieu les représente, dans la parabole de notre évangile, comme exclus, comme excommuniés du troupeau; parce qu'étant des membres pourris, ils ne participent point à la vie : c'est pourquoi le pain de vie leur est refusé; c'est pourquoi ils sont séparés du banquet céleste, qui est la vie du peuple fidèle. D'où passant plus outre, je dis qu'étant séparés de cette unité ils commencent leur enfer même sur la terre, et que leurs crimes les y font descendre : car ne nous imaginons pas que l'enfer consiste dans ces épouvantables tourments, dans ces étangs de feu et de soufre, dans ces flammes éternellement dévorantes, dans cette rage, dans ce désespoir, dans cet horrible grincement de dents. L'enfer, si nous l'entendons, c'est le péché même; l'enfer, c'est d'être éloigné de Dieu : et la preuve en est évidente par les Écritures.

Job nous représente l'enfer en ces mots : « C'est un lieu, dit-il, où il n'y a nul ordre; mais une horreur perpétuelle » de sorte que l'enfer c'est le désordre et la confusion. Or le désordre n'est pas dans la peine : au contraire, j'apprends de saint Augustin<sup>1</sup>, que la peine c'est l'ordre du crime. Quand je dis péché, je dis le désordre; parce que j'exprime la rébellion : quand je dis péché puni, je dis une chose très-bien ordonnée; car c'est un ordre très-équitable que l'iniquité soit punie; d'où il s'ensuit invinciblement que ce qui fait la confusion dans l'enfer, ce n'est pas la peine, mais le péché. Que si le dernier degré de misère, ce qui fait la damnation et l'enfer, c'est d'être séparé de Dieu, qui est la véritable béatitude; si, d'ailleurs, il est plus clair que le jour, que c'est le péché qui nous en sépare : comprends, ô pécheur misérable, que tu portes ton enfer en toi-même, parce que tu y portes ton crime, qui te fait descendre vivant en ces effroyables cachots où sont tourmentées les âmes rebelles. Car comme l'apôtre saint Paul parlant des fidèles qui vivent en Dieu par la charité, assure que « leur demeure est au ciel, et leur conversation avec les anges<sup>2</sup>; » ainsi nous pouvons dire très-certainement que les méchants sont abîmés dans l'enfer,

et que leur conversation est avec les diables. Étrange séparation du pécheur, qui trouve son enfer même en cette vie! et n'est-il pas juste qu'il trouve l'enfer, puisqu'il est séparé du sacré troupeau, que la charité fait vivre en Notre-Seigneur?

Mais peut-être vous répondrez que le pécheur se peut relever, et que l'enfer n'a point de ressource. Ah! ne nous flattons point de cette pensée : la blessure que fait le péché est éternelle et irremédiable. Mais Dieu, direz-vous, y peut remédier : il le peut, à cause qu'il est tout-puissant; ce qui n'empêche pas que la maladie ne soit incurable de sa nature. Concevons ceci, chrétiens : l'orgueilleux Nabuchodonosor a fait jeter les trois saints enfants dans la fournaise de flammes ardentes; autant qu'il est en lui, il les a brûlés, encore que Dieu les ait rafraîchis. Ainsi, lorsque nous commettons un péché mortel, nous donnons tellement la mort à notre âme, qu'encore que Dieu nous puisse guérir, néanmoins de notre côté nous rendons, et notre péché, et notre damnation éternels; parce que nous éteignons la vie jusqu'à la racine. Il faut regarder ce que fait le péché, non ce que fait la Toute-Puissance. Qui renonce une fois à Dieu y renonce éternellement; parce que c'est la nature du péché, de faire, autant qu'il le peut, une séparation éternelle. C'est pourquoi le prophète-roi, se considérant dans le crime, se considère comme dans l'enfer, à cause de cette effroyable séparation : *Æstimatus sum cum descendentibus in lacum*<sup>3</sup> : « Je suis, dit-il, « compté parmi ceux qui descendent dans le cachot; » et après : « Ils m'ont mis dans le lac inférieur, dans les ténèbres, et dans l'ombre de la mort : » *Posuerunt me in lacu inferiori*<sup>4</sup>. Et de là vient qu'il s'écrie dans sa pénitence : *De profundis clamavi ad te, Domine*<sup>5</sup> : « Seigneur, je prie à vous des lieux profonds; » et rendant grâce de sa délivrance : « Vous avez, dit-il, retiré mon âme de l'enfer inférieur<sup>5</sup>. » C'est que ce saint homme avait bien conçu que le péché est un abîme et une prison, un gouffre, un cachot, un enfer.

Dans ce cachot et dans cet abîme où nos crimes nous précipitent, quelle espérance aurions-nous, fidèles, si Dieu ne nous avait donné un Libérateur, qui étant venu au monde pour notre salut, a bien voulu même aller aux enfers pour achever un si grand ouvrage? C'est ce même Libérateur, qui est descendu aux enfers, qui daigne descendre encore tous les jours dans l'enfer

<sup>1</sup> Dan. III, 21.

<sup>2</sup> Ps. LXXXVII, 5.

<sup>3</sup> Ibid. 7.

<sup>4</sup> Ibid. CXXIX, 1.

<sup>5</sup> Ibid. LXXXV, 13.

des consciences criminelles : car, certes, vous y descendez, ô Sauveur! lorsque vous faites luire en nos âmes, au milieu des ténèbres où elles languissent, les belles et éclatantes lumières de vos divines inspirations. C'est ainsi, ô Pasteur miséricordieux! que vous cherchez votre brebis égarée : votre amour vous transporte à un tel excès, que vous la cherchez jusque dans l'enfer; parce que vous la cherchez jusque dans le crime. Figurez-vous ici, chrétiens, quel fut le ravissement des saints Pères, lorsqu'ils virent leurs limbes honorés de la glorieuse présence du Sauveur du monde. Combien louèrent-ils la miséricorde de ce Dieu qui les visitait jusque dans ces lieux souterrains, et qui allait, pour l'amour d'eux, jusqu'aux enfers! Or sa miséricorde est beaucoup plus grande, quand il va chercher les pécheurs : ils sont dans un enfer plus obscur, et dans une captivité bien plus déplorable. Nos pères, qui étaient réservés aux limbes jusqu'à la venue du Sauveur, soupiraient continuellement après lui, et pressaient son arrivée par leurs vœux : au contraire les misérables pécheurs, dans cet enfer de l'impiété où ils sont, non-seulement ne cherchent pas le Sauveur, mais ils fuient sitôt qu'il s'approche; et c'est la seconde misère de l'âme.

Nous sommes infiniment éloignés de Dieu; et nous le fuyons, quand il vient à nous. Comprendons, par un exemple sensible, combien est dangereuse cette maladie. Voyez un pauvre malade, faible et languissant; ses forces se diminuent tous les jours : il faudrait qu'il prit quelque nourriture, pour soutenir son infirmité; il ne peut. Je ne sais quelle humeur froide lui a causé un dégoût si étrange : si on lui présente une nourriture, si exquise, si bien apprêtée qu'elle soit, aussitôt son cœur se soulève; de sorte que nous pouvons dire que sa maladie, c'est une aversion du remède. Telle et encore beaucoup plus horrible est la maladie d'un pécheur. Il a voulu goûter, aussi bien qu'Adam, cette pomme qui lui paraissait agréable : il a voulu se rassasier des plaisirs mortels; et par un juste jugement de Dieu, il a perdu tout le goût des biens éternels. Vous les lui présentez, il en a horreur; vous lui montrez la terre promise, il retourne son cœur en Égypte; vous lui donnez la manne, elle lui semble fade et sans goût. Ainsi nous fuyons malheureusement le charitable Pasteur qui nous cherche.

Pécheur, ne le fuis-tu pas tous les jours? Maintenant que tu entends sa sainte parole, peut-être que ce Pasteur miséricordieux te presse intérieurement en ta conscience. Veux-tu pas restituer ce bien mal acquis? veux-tu pas enfin mettre quelques bornes à cette vie débauchée et licencieuse? veux-tu pas bannir de ton cœur l'envie

qui le ronge, cette haine envenimée qui l'enflamme, ou cette amitié dangereuse qui ne le flatte que pour le perdre? Écoute, pécheur, c'est Jésus qui te cherche; et ton cœur répond à ce doux Sauveur : Je ne puis encore. Tu le remets de jour en jour, demain, dans huit jours, dans un mois; n'est-ce pas fuir celui qui te cherche, et mépriser sa miséricorde? Insensé! que t'a fait Jésus, que tu fuis si opiniâtrément sa douce présence? D'où vient que la brebis égarée ne reconnaît plus la voix du Pasteur qui l'appelle et lui tend les bras, et qu'elle court follement au loup ravissant qui se prépare à la dévorer? Peut-être tu répondras : Je ne puis, je ne puis marcher dans la voie étroite. Mais ne vois-tu pas, misérable, que Jésus te présente ses propres épaules pour soulager ton infirmité et ton impuissance? il descend à toi, pour te relever; en prenant ton infirmité, il te communique sa force : c'est le dernier excès de miséricorde.

Comme notre âme est faite pour Dieu, il faut qu'elle prenne sa force en celui qui est l'auteur de son être : que si, se détournant du souverain bien, elle tâche de se rassasier dans les créatures, elle devient languissante et exténuée; à peu près comme un homme qui ne prendrait que des viandes qui ne seraient pas nourrissantes. De là vient que l'enfant prodigue, sortant de la maison paternelle, ne trouve plus rien qui le rassasie; parce que notre âme ne peut trouver qu'en Dieu seul cette nourriture solide qui est capable de l'entretenir : de là ces rechutes fréquentes, qui sont les marques les plus certaines que nos forces sont épuisées. Que fera une âme impuissante, si Jésus ne supporte son infirmité? Aussi présente-t-il ses épaules à cette pauvre brebis égarée; « parce que errant deçà et delà, elle s'était extrêmement fatiguée : » *Multum enim errando laboraverat*<sup>1</sup>. Il la cherche, quand il l'invite par ses saintes inspirations; il la trouve, quand il la change par la vertu de sa grâce; il la porte sur ses épaules, quand il lui donne la persévérance.

O miséricorde ineffable, et digne certainement d'être célébrée par la joie de tous les esprits bienheureux! La grandeur de Dieu, c'est son abondance; par laquelle étant infiniment plein, il trouve tout son bien en lui-même. Ce qui montre la plénitude, c'est la munificence : c'est pourquoi Dieu se réjouit en voyant ses œuvres, parce qu'il voit ses propres richesses et son abondance dans la communication de sa bonté. Or il y a deux sortes de bonté en Dieu : l'une ne rencontre rien de contraire à son action, et elle s'appelle libéralité; l'autre trouve de l'opposition, et elle

<sup>1</sup> Tertull. de Penit. n° 8.

<sup>1</sup> Job. x, 22.

<sup>2</sup> Ad Honorat. Ep. CXL, n° 4, t. II, col. 423.

<sup>3</sup> Philipp. III, 20.



prend le nom de miséricorde. Quand Dieu a fait le ciel et la terre, rien ne s'est opposé à sa volonté; quand Dieu convertit les pécheurs, il faut qu'il surmonte leur résistance, et qu'il combatte, pour ainsi dire, sa propre justice en lui arrachant ses victimes. Or cette bonté, qui se roidit contre tant d'obstacles, est sans doute plus abondante que celle qui ne trouve point d'empêchements à ses bienheureuses communications : c'est pourquoi les Écritures divines disent que « Dieu est riche en miséricorde<sup>1</sup>, » que les richesses de sa miséricorde [sont infinies et inépuisables.]

## SECOND POINT.

Après vous avoir parlé, chrétiens, de la partie la plus douce de la pénitence, la suite de mon évangile demande que je vous représente en peu de paroles la partie difficile et laborieuse. Il paraît d'abord incroyable que la justice divine doive avoir sa place dans la conversion des pécheurs; puisqu'il semble qu'elle se relâche de tous ses droits, pour donner à la seule miséricorde toute la gloire de cette action. Toutefois écoutons le Sauveur du monde, qui nous avertit dans notre évangile : « Les anges se réjouissent, dit-il, sur un pécheur faisant pénitence. » Qu'est-ce à dire, faire pénitence? Si nous entendons faire pénitence selon les maximes de l'Évangile; certainement faire pénitence, c'est faire ce que dit saint Jean : « des fruits dignes de pénitence<sup>2</sup>. » Or ces fruits dignes de pénitence, selon le consentement de tous les docteurs, ce sont des œuvres laborieuses, par lesquelles nous vengeons nous-mêmes sur nos propres corps la bonté de Dieu méprisée. C'est à quoi il nous exhorte par son prophète : « Retournez à moi, dit-il, retournez à moi de tout votre cœur, en pleurs, en jeûnes, en gémissements dans le sac, dans la cendre et dans le cilice<sup>3</sup>! »

Et, pour entendre cette doctrine, figurez-vous un pauvre pécheur qui, reconnaissant l'horreur de son crime, considère la main de Dieu armée contre lui, et regarde qu'il va supporter le poids de sa juste et impitoyable vengeance. De là les craintes, de là les frayeurs, de là les douleurs amères et inconsolables. Au milieu de ces effroyables langueurs la sainte pénitence se présente à lui pour soulager ses infirmités par ses salutaires conseils; elle lui fait voir dans les Écritures, que Dieu dit lui-même : « Je ne me vengerai pas deux fois d'une même faute; » et ailleurs : « Si nous nous jugeons, nous ne serions pas jugés<sup>4</sup>. » Lui

<sup>1</sup> Ephes. II, 4.<sup>2</sup> Luc. III, 8.<sup>3</sup> Joel. II, 18.<sup>4</sup> 1. Cor. XI, 31.

ayant remontré ces choses : Aie bon courage, dit-elle, prévins la justice par la justice. Dieu se veut venger, venge-le toi-même; sa colère est armée contre toi, arme tes propres mains contre tes propres iniquités : Dieu recevra en pitié le sacrifice d'un cœur contrit que tu lui offriras pour l'expiation de ton crime; et sans considérer que les peines que tu t'imposes ne sont pas une vengeance proportionnée, il regardera seulement qu'elle est volontaire. Là-dessus le pécheur s'éveille, et regardant la justice divine si fort enflammée contre nous, et que d'ailleurs il est impossible de lui résister; il voit qu'il est impossible de faire autre chose que de se joindre à elle pour en éviter la fureur, de prendre son parti contre soi-même, et de venger par ses propres mains les mystères de Jésus violés, son Saint-Esprit affligé, et sa majesté offensée. C'est pourquoi il se transporte en esprit en cet épouvantable jugement où voyant que Dieu accuse les pécheurs, qu'il les condamne et qu'il les punit; il se met en quelque sorte en sa place : de criminel il devient le juge : il s'accuse, c'est la confession; il se condamne, c'est la contrition; et il se punit, c'est la satisfaction.

Et premièrement il s'accuse : et voyant dans les Écritures que Dieu menaçait les pécheurs, leur dit : « Je te mettrai contre toi-même<sup>1</sup>; » il prévient cette sentence très-équitable, et il témoigne lui-même son iniquité. Il dit hautement avec David : « J'ai péché au Seigneur<sup>2</sup>; » il dit encore avec Daniel : « Nous avons péché, nous avons mal fait, nous avons transgressé vos commandements, nous avons laissé vos préceptes et vos jugements; à vous la gloire, à vous la justice : à nous la confusion et l'ignominie<sup>3</sup>! » Il dit avec le Publicain : « O Dieu, ayez pitié de moi, misérable pécheur<sup>4</sup>! » Il va au tribunal de la pénitence, il a recours aux clefs de l'Église. Une fausse honte l'arrête : O honte, dit-il, qui m'étais donnée pour me retenir dans l'ardeur du crime, et qui m'as abandonné si mal à propos, il est temps aussi que je t'abandonne; et t'ayant perdue malheureusement pour le péché, je te veux perdre utilement pour la pénitence. Là il découvre avec une sainte confusion ses profondes et ignominieuses blessures, il se reproche lui-même sa lâcheté devant Dieu et devant les hommes. Que demandez-vous, justice divine? qu'est-il nécessaire que vous l'accusiez? Il s'accuse lui-même volontairement.

Mais il ne suffit pas qu'il s'accuse; il faut encore qu'il se condamne. Expliquez-le-nous, ô

<sup>1</sup> Ps. XLIX, 21.<sup>2</sup> II. Reg. XII, 13.<sup>3</sup> Dan. III, 29, 30.<sup>4</sup> Luc. XVIII, 13.

grand Augustin<sup>1</sup>! « Faites dès à présent, nous dit-il, ce que Dieu vous menace de faire lui-même; cessez de détourner vos regards de dessus vous, en vous dissimulant vos actions, et mettez-vous vous-même devant votre face. Montez ensuite sur le tribunal de votre conscience; soyez votre juge : que la crainte vous tienne lieu de bourreau, et que par son tourment elle produise en vous une salutaire confession. Mais lorsque vous aurez ainsi confessé votre péché, appliquez-vous sérieusement et travaillez sans relâche à guérir les plaies qu'il vous a faites. Votre premier travail doit être de vous déplaire à vous-même, de condamner et d'attaquer vos péchés, et de changer en mieux votre vie : » *Prior labor ut displiceas tibi, ut peccata expunges, ut mueris in melius*. C'est ainsi que firent les Ninivites. Dieu les menace de les renverser, et ils se renversent eux-mêmes en détruisant jusqu'à la racine leurs inclinations corrompues. « Ninive est véritablement renversée, puisque tous ses mauvais desirs sont changés en bien; elle est véritablement renversée, puisque le luxe de ses habits est changé en un sac et un cilice; la superfluité de ses banquets, en un jeûne austère; la joie dissolue de ses débauches, aux saints gémissements de la pénitence : » *Subvertitur plane Ninive, cum calcatis deterioribus studiis ad meliora convertitur; subvertitur, inquam, dum purpura in cilicium, affluentia in jejunium, lætitia mutatur in fletum*<sup>2</sup>. O ville heureusement renversée! Renversons Ninive en nous.

Mais écoutons encore : il ne suffit pas de nous condamner, il ne suffit pas de changer nos mœurs. La bonté entreprenant sur la justice, la justice fait quelques réserves. Parce que Jésus-Christ est bon, il ne faut pas que nous soyons lâches : au contraire nous devons être d'autant plus rigoureux à nous-mêmes, que Jésus-Christ est plus miséricordieux. [C'est dans ces dispositions que le saint roi pénitent disait à Dieu :] « Je mange la cendre comme le pain, et je mêle mon breuvage de mes larmes, à cause de votre colère et de votre indignation : » *Quia cinerem tanquam panem manducabam, et potum meum cum fletu miscabam, a facie iræ et indignationis tuæ*<sup>3</sup>. [Les Ninivites entrèrent dans les mêmes sentiments :] « ils jugèrent le remède de la pénitence si efficace, qu'ils crurent que le jeûne même de tous leurs animaux leur serait salutaire : » *Ninivites, tam*

<sup>1</sup> In Ps. XLIX, n° 28, t. IV, col. 460. In Ps. XXXVII, n° 24, col. 306. In Ps. LIX, n° 5, col. 579.<sup>2</sup> S. Eucher. Lugd. Hom. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. t. VI, p. 646.<sup>3</sup> Ps. CI, 10, 11.

*manifestum judicantes afflictionis remedium, ut sibi etiam animalium crederent profuturum esse jejunium*<sup>4</sup>.

O spectacle digne de la joie des anges! parce que l'homme accuse, Dieu n'accuse plus : l'homme se joignant avec la justice, lui fait tomber les armes des mains; il l'affaiblit, pour ainsi dire, en la fortifiant : Dieu lui pardonne, parce qu'il ne se pardonne pas; Dieu prend son parti, parce qu'il prend le parti de Dieu : parce qu'il se joint à la justice contre soi-même, la miséricorde se joint à lui contre la justice. N'épargnons pas, mes frères, des larmes si fructueuses; frustrons l'attente du diable par la persévérance de notre douleur : plus nous déplorons la misère où nous sommes tombés, plus nous nous rapprochons du bien que nous avons perdu.

## SERMON

POUR

LE CINQUIÈME DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE,  
SUR LA RÉCONCILIATION.

Motifs pressants que Jésus-Christ emploie pour nous porter à une affection mutuelle. Le sacrifice d'oraison, incapable de plaire à Dieu, s'il n'est offert par la charité fraternelle. Obligation de prier avec tous nos frères et pour tous nos frères : pourquoi ne pouvons-nous nous en acquitter si nous les haïsons. Combien aveugles et injustes les aversions que nous concevons contre eux. Condition que Dieu nous impose pour obtenir le pardon de nos fautes.

Si offers munus tuum ad altare, et ibi recordatus fueris quia frater tuus habet aliquid adversum te; relinque ibi munus tuum ante altare, et vade prius reconciliari fratri tuo : et tunc veniens offeres munus tuum.

Si étant sur le point de faire votre offrande à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous; laissez-là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère : après cela vous viendrez présenter votre offrande. Matth. V, 23, 24.

Certes la doctrine du Sauveur Jésus est accompagnée d'une merveilleuse douceur, et toutes ses paroles sont pleines d'un sentiment d'humanité extraordinaire; mais le tendre amour qu'il a pour notre nature, ne paraît en aucun lieu plus évidemment que dans les différents préceptes qu'il nous donne dans son Évangile pour entretenir inviolablement parmi nous le lien de la charité fraternelle. Il voyait avec combien de fureur les hommes s'arment contre leurs semblables; que des haines furieuses et des aversions implacables divisent les peuples et les nations; que parce que nous sommes séparés par quelques fleu-

<sup>1</sup> S. Eucher. Lugd. Hom. de Pœnit. Niniv. Biblioth. PP. Lugd. t. VI, p. 616.